Sommaire

13 **Les voix retrouvées**
par Patrizia Atzei et Armelle Girinon

37 **Avant-propos**
43 **Introduction**

151 **La plaine**

153 La filature de Marseille
162 La filature de Savigliano
169 Quand la maternité était un péché
179 La bonne odeur des serpents
183 La femme était bien obligée de commander
190 Pour commander, il faut gérer le porte-monnaie
194 On chantait pour tenir debout
198 La femme de la campagne était une martyre

202 Le bonheur d'avoir beaucoup d'enfants
208 J'ai toujours fait confiance à la vie
215 J'ai toujours aimé aller à l'église
219 C'étaient les vieux qui commandaient
225 J'étais comme une statue de marbre
230 Mon défi
235 La blessure a laissé une cicatrice
249 Je voue un culte à ma famille
256 Notre bonne humeur, c'était un désir de vivre
277 Notre défaut, c'est l'individualisme
283 Notre richesse c'est l'enthousiasme et l'espoir
293 De mon village je voyais la mer
300 La femme âgée a cessé d'aimer la campagne

307 **Les collines**

309 Le marché de Barcelonnette
319 La vérité, c'est que la femme subissait
323 De la polenta et des figues
325 Mon étable était pleine de larmes
329 Le buisson de ronces
331 Je n'étais pas une sainte
339 On dormait dans la filature, comme les soldats
347 J'étais enceinte avant de me marier

348 Le mauvais mariage
349 C'est ça le souvenir que j'ai de mon père
351 Houla, si je devais tout vous dire…
357 Nous, on aidait les résistants
361 Les Allemands n'étaient pas des êtres humains
379 Ça doit aller mieux pour ceux qui sont en Russie. Mais en fait…
381 La mentalité des hommes
391 Les histoires de l'époque
401 On avait vraiment la foi
405 Quand la sexualité était un péché
412 Les champs ou l'usine ?
416 Si tu restes dans le Sud, on se marie
421 Dans le Sud on m'appelait « Monsieur le médiateur »

425 **Les montagnes**

427 Notre patrie c'était presque la France
438 La femme en voyait de toutes les couleurs
443 Mon épine dans le cœur, c'est la solitude
448 On m'a louée en France
456 Je me suis cassé quatre dents
459 Les riches vivent de la division des pauvres
465 On travaillait les cheveux du peigne
471 J'en ai aidé cent-vingt à naître

476 La sorcière qui venait d'ailleurs
478 Je ne savais pas que l'amour venait de là
483 On était éduqués à la responsabilité
492 Elle était dure notre société
502 Ce matin-là, je n'ai pas vu le ciel
513 C'est une chèvre qu'ils méritent, pas une femme
518 La femme sera toujours une esclave
521 Vous avez déjà été à l'usine ?
524 Je n'ai pas eu de jeunesse
528 Mon hameau, un monde de fantômes
535 Ma mère va mourir sous son toit
538 La femme de la vallée Maira
543 Ça te dérangerait de te marier avec une femme du Sud ?
548 Je ne pensais pas me marier
554 Il y avait beaucoup de neige, mais j'étais joyeuse

563 **Les Langhe**

565 Le chien ou le petit appareil
572 Nous autres aussi on a fait la guerre
579 Cette pièce ne peut pas contenir toutes mes larmes
582 Ma mère a eu seize enfants
597 S'il y avait eu la pilule…
602 Pauvres femmes d'autrefois

605 Ici, c'est moi qui commande
609 Pierina, la plus belle de la famille
616 On mangeait du pain et de la faim
621 La femme et le travail
624 Ça a été une trahison, pas une guerre
626 Le consultant en mariages
639 J'ai vécu et je vis mon idéal
646 La petite fille dans le placard
652 Souviens-toi que tu seras toujours une servante
669 Ma pauvre sœur Meri !
673 Oh là là, on est déjà tellement pauvres
683 Les jeunes veulent aller à l'usine
688 Je n'aime pas la politique
693 Le Nord était un mirage
699 J'ai marié plus d'une trentaine de femmes
704 L'émigration, c'est comme une guerre qui ne finit jamais
711 J'ai la mauvaise habitude de parler italien
717 Mon Nord à moi ? Trois maisons et un clocher
727 Je suis allé en voir plus de trente
735 Si je ne parle pas piémontais, les gens se mettent à rire
740 J'y vais, j'essaie, je tente ma chance
749 J'ai perdu mon dialecte
754 J'entendais seulement les coups de feu
759 On s'est mariés par procuration
764 Ce qui m'a impressionnée ici, c'est le silence

771 Mais ceux qui émigrent ont envie de travailler
779 Et mon destin était déjà là
784 Et puis ça a été la fin de la fête
793 Le seau, ils appelaient ça le *sigilin*
805 Je voyais la mer de mon balcon
809 Aujourd'hui mon village est magnifique
814 On va faire ce que veut mon père
818 Si tu fais une erreur, tu devras te débrouiller
821 J'ai dit oui pour ne pas le vexer
826 Ma belle-mère était une sainte
829 Mais quel sens elle a notre vie ?

835 **Notes**

855 **Note des traductrices**
861 **Remerciements**

Les voix retrouvées

par Patrizia Atzei et Armelle Girinon

> Tout comme il y a un art du récit, solidement codifié à travers mille tentatives et erreurs, il y a un art de l'écoute, aussi ancien et noble que le premier mais auquel, à ma connaissance, on n'a jamais donné de norme.
>
> PRIMO LEVI, *La clé à molette*

Nuto Revelli (1919-2004) est une figure importante et singulière du vingtième siècle italien, restée jusqu'ici peu connue en France[1]. Son œuvre, inclassable à bien des égards, puise ses enjeux et sa matière dans l'expérience de la Seconde Guerre mondiale, d'abord celle du front russe, puis celle de la Résistance contre le fascisme. C'est à partir du début des années soixante-dix que Nuto Revelli entreprend une enquête de grande envergure sur le monde paysan. Il réalise au cours d'une quinzaine d'années plusieurs centaines d'entretiens avec des paysans et des paysannes habitant la région de Coni, dans le Piémont, ville où il est né et où il a vécu toute sa vie. Ce travail aboutira à la publication en 1977 du livre *Le monde des vaincus*, puis, en 1985, du volet de

l'enquête consacré aux voix des femmes, *Le maillon fort*, dont nous proposons ici la première traduction en français, cinquante ans après sa publication en Italie.

Comme la plupart de ses contemporains, Nuto Revelli grandit sous l'influence du fascisme et de sa quasi-hégémonie politique et culturelle. Après une formation militaire assez prestigieuse, il est envoyé sur le front russe en tant qu'officier des chasseurs alpins en juillet 1942. C'est en traversant l'Europe pour rejoindre la Russie que, comme il le déclarera par la suite, il commence à se politiser. En voyant pour la première fois des prisonniers juifs sous le contrôle des SS, il mesure son « ignorance catastrophique » des enjeux de la guerre dans laquelle il s'est engagé, et comprend que « cette guerre n'est pas la sienne[2] ».

L'offensive en Russie est une page tragique de l'histoire italienne, une immense défaite ayant causé la mort ou la « disparition » de plusieurs dizaines de milliers de soldats en l'espace de quelques semaines[3]. Paradoxalement, alors que la ville de Coni s'inscrit dans un contexte encore profondément rural, c'est sur le front russe que Nuto Revelli, issu d'une famille de la petite bourgeoisie urbaine, entre pour la première fois en contact avec les paysans de sa région. Il racontera avoir pris conscience dans ces circonstances tragiques du courage et du fort sens éthique de ces hommes envoyés au massacre, grâce auxquels il a pu revenir vivant du front[4]. Par ce contact étroit avec les soldats-paysans, Nuto Revelli découvre aussi un monde qu'il ignorait, et prend conscience de la situation d'extrême pauvreté des zones rurales et montagnardes du Piémont. De retour à Coni à la veille de l'armistice[5], il s'engage rapidement dans la Résistance et en devient

l'une des figures clés, le Piémont et la ville de Coni étant des foyers particulièrement actifs de la lutte des résistants contre le fascisme[6]. Après la guerre, il devient commerçant de fer, métier qu'il fera toute sa vie. Il écrira ses livres, tous publiés par la prestigieuse maison d'édition Einaudi, en parallèle de son activité professionnelle jusqu'à sa retraite, qui lui permettra de se consacrer pleinement au *Maillon fort* à partir de 1977.

Nuto Revelli est surtout connu comme un écrivain de la guerre et de la Résistance, aux côtés de noms plus célèbres d'écrivains piémontais de la même génération, comme Beppe Fenoglio et Cesare Pavese. La Seconde Guerre mondiale est en effet au cœur de son œuvre, de la publication de son journal de guerre, *Mai tardi* (« Jamais tard »), en 1946, jusqu'à son dernier livre, *Les deux guerres*, paru en 2003, un an avant sa mort. La réception critique de son œuvre tend à la séparer en deux volets : d'un côté, la transmission de la mémoire de la guerre et, de l'autre, l'enquête sur le monde paysan. Le premier volet, qui le rapproche de figures comme Primo Levi et Mario Rigoni Stern (deux amis de l'auteur) étant indubitablement le plus étudié et commenté. Or, il nous semble que pour appréhender avec justesse la place du *Maillon fort* dans l'œuvre de Nuto Revelli, il faut au contraire souligner la forte continuité qui lie ses travaux. On peut en effet retracer sa démarche d'enquête dès *La strada del davai* (« La route du *davai* »), publié en 1966, volume qui rassemble les témoignages de soldats rescapés de la retraite de Russie. Mais également dans *L'ultimo fronte* (« Le dernier front »), anthologie de lettres de soldats morts et portés disparus pendant la Seconde Guerre mondiale, publié en 1971. Dans son introduction au présent

volume, on lit d'ailleurs à propos des premières rencontres avec des paysannes au moment de la collecte des lettres de *L'ultimo fronte* :

> C'étaient les femmes qui avaient conservé les lettres, c'étaient elles mes interlocutrices les plus précieuses. Elles me montraient tout de suite une photographie de leur conjoint mort ou porté disparu, soigneusement conservée sur une étagère du buffet, au milieu des images de vierges et de saints, comme sur un petit autel. Puis elles commentaient les lettres. Et enfin elles actualisaient leur récit, en revenant toujours sur les mêmes thèmes : les jeunes qui abandonnaient la terre, l'essor de l'industrie qui semait plus de dégâts que de richesse, le monde de la campagne pauvre qui courait à sa perte. Les femmes de *L'ultimo fronte* parlaient, et elles parlaient en tant que protagonistes. Elles m'apprenaient que la guerre des pauvres ne finit jamais[7].

Cette analyse rétrospective suggère d'abord que le projet du livre *Le maillon fort* s'ancre dans une temporalité plus longue que celle de sa composition, mais aussi qu'il n'est pas si simple d'opérer une distinction nette entre les livres consacrés à la guerre et les deux volumes de l'enquête sur le monde paysan. Nuto Revelli déclarera que ses recherches sur le monde paysan ont été motivées par l'importance qu'il accordait à la transmission de la mémoire — principe structurant de son œuvre tout entière —, mais également par le sentiment de « dette » qu'il éprouvait vis-à-vis des paysans, de celles et de ceux qui avaient payé le plus lourd tribut à la guerre pour être finalement abandonnés par l'État italien.

C'est au cours des entretiens qu'il réalise pour *Le monde des vaincus*, à partir du début des années 1970, qu'il constate que, si les femmes ont leur propre point de vue et leur propre mémoire, une injonction au silence pèse sur elles, qu'il s'agisse d'une censure plus ou moins explicite du mari ou d'autres membres de la famille, ou de l'intériorisation d'une norme :

> Presque toujours, pour ne pas dire toujours, c'était l'homme qui se plaçait aux commandes, qui s'asseyait tout de suite de l'autre côté de la table, devant le magnétophone, et commençait à parler. Alors que la femme se réfugiait dans un coin, comme si l'espace de la cuisine ne lui appartenait pas. Moi je demandais à élargir la discussion en confrontant les voix. […] Mais la femme était parcimonieuse dans ses mots, parce qu'elle respectait la tradition, parce qu'elle voulait ou devait rendre crédible l'image de l'homme-patron. La femme intervenait rarement, et seulement lorsqu'elle souhaitait donner des précisions sur une situation, ou relativiser le récit trop triomphaliste de l'homme. Mais elle écoutait tout, et elle avait son propre jugement [8].

Ainsi, l'auteur prend progressivement conscience de la nécessité d'écouter les voix des femmes, et de leur consacrer un volume spécifique.

Les 260 entretiens réalisés en vue de la publication du *Maillon fort* ont été enregistrés entre 1977 et 1982. Leur collecte a bénéficié de l'aide d'intermédiaires, dont la fonction a été tout à fait décisive : ce sont ces hommes et ces femmes — dont les noms apparaissent sous le titre de chaque témoignage, après la

date de l'enregistrement — qui introduisent Nuto Revelli dans les maisons paysannes et créent les conditions de confiance indispensables au bon déroulement des échanges. Les témoignages étaient enregistrés à l'aide d'un magnétophone semi-professionnel à quatre pistes, l'autonomie de l'appareil ayant déterminé la durée moyenne des témoignages, à savoir quatre heures. En tout, un millier d'heures d'entretiens ont été enregistrées pour *Le maillon fort*. À partir des bobines, Nuto Revelli procédait d'abord à la transcription et à la traduction en italien des différents dialectes et régionalismes piémontais, et ensuite à la sélection et au « montage » des témoignages [9].

Ce qui frappe le plus à l'écoute des enregistrements, aujourd'hui conservés à la Fondazione Nuto Revelli à Coni, ce sont l'empathie et la délicatesse dont l'auteur fait preuve vis-à-vis des témoins, malgré la distance qui le sépare de ses interlocutrices — en tant qu'homme, en tant que personne d'un milieu social différent et en tant qu'intellectuel. Son « art de l'écoute » a indubitablement contribué au surgissement de ces récits de vie si intimes, si libres [10], dont la lecture est d'autant plus émouvante si l'on songe au fait que c'est très probablement la sollicitation de Nuto Revelli qui permet à ces femmes de verbaliser certaines expériences et analyses pour la première fois.

Le maillon fort rassemble des voix de femmes de générations différentes, nées entre la fin du dix-neuvième et le milieu du vingtième siècle : la plus âgée est née en 1884, la plus jeune, en 1958. Si l'on considère que de nombreux témoignages évoquent les générations précédentes, les parents et les grands-parents, on peut estimer que la périodisation du volume recouvre plus d'un siècle d'histoire. Les témoins habitent la région autour de

la ville de Coni, des Langhe à la plaine qui arrive jusqu'à Turin, en passant par les collines jusqu'aux montagnes qui dessinent une partie de la frontière franco-italienne. Cette inscription géographique, qui détermine la division du volume en quatre sections, renvoie à des économies différentes : la plaine proche des centres urbains et des usines, les collines rurales en voie de dépeuplement, les montagnes pauvres et isolées, et enfin les Langhe — « terre de collines douces et de vignobles sublimes », comme dirait Cesare Pavese[11] —, qui au moment de l'enquête connaissent un certain essor économique grâce à la production du vin. Cette diversité géographique et économique donne à voir des conditions de vie assez dissemblables, diverses manières de s'exprimer et de (se) raconter, ainsi que des approches du travail, du mariage, du rapport à soi et aux autres qui varient selon qu'il s'agisse de paysannes habitant en montagne ou dans la plaine, et a fortiori de femmes originaires du sud de l'Italie ayant migré dans le Piémont.

Nuto Revelli accorde une attention particulière aux migrations internes, et plus précisément au phénomène dit des « mariages mixtes » entre des femmes du Sud[12] et des paysans piémontais. Quelques témoignages de couples et d'hommes (maire, entremetteur, etc.), portant essentiellement sur ce phénomène, figurent d'ailleurs dans le volume. À ce propos, il faut noter que l'image du « maillon fort » qui donne son titre au livre avait initialement été utilisée par l'auteur pour qualifier les femmes du Sud, dont la migration avait réuni deux Italies pauvres qui s'ignoraient mutuellement, et qui avaient permis au monde paysan du Piémont de se renouveler et de résister, au moins un temps, à son déclin annoncé. Aux yeux de Nuto Revelli, les femmes d'Italie du Sud « sauvent » à un moment donné le monde paysan du

Nord, tout comme les femmes du Nord des générations précédentes avaient été le maillon fort des communautés paysannes au moment des famines, des épidémies et des guerres. L'expression « maillon fort » renvoie donc à l'idée que ce sont les femmes, aussi dominées soient-elles et aussi sombre soit le tableau qui se dégage de leurs récits, qui font tenir le monde paysan.

Tout d'abord, ce sont des travailleuses indispensables à l'économie du monde rural, leurs existences tout entières étant scandées et façonnées par un travail harassant, incessant — invisibilisé et non valorisé, pour le dire avec les termes d'un certain féminisme matérialiste. En plus de travailler aux champs (« comme des hommes », disent plusieurs témoins), en plus de s'occuper du bétail, de l'entretien de la maison, de la cuisine et des enfants, elles s'occupent des personnes âgées et malades. Elles peuvent, selon les circonstances, devenir gestionnaires, guérisseuses, sage-femmes[13]. L'historienne féministe Anna Bravo, qui a consacré un excellent article au *Maillon fort*, affirme à ce propos que la métaphore du titre évoque « cette force irremplaçable et consciente [des femmes], qui est cependant entièrement dirigée vers les autres, pour les soutenir, les faire tenir ensemble, pour agir en fonction d'eux, de leurs avantages, et en leur nom[14]. » Cette force est en effet aussi dépréciée qu'indispensable, leur vie apparaissant comme extrêmement dure, inhumaine parfois, et ce non seulement en raison des conditions matérielles, mais aussi à cause de l'état de subordination symbolique et psychique dans lequel ces femmes vivent. Tout cela explique pourquoi toutes, sans exception, souhaitent que leurs filles et, d'une manière générale, les femmes des jeunes générations aient une vie différente de la leur.

La filature de Marseille

Teresa Garro, veuve Giuliano, née à Peveragno en 1894
(10 juillet 1977 – Caterina et Dalmazzo Giraudo)

Quinze enfants nés, onze élevés. Parmi ceux qui n'ont pas été élevés, le premier est mort à la naissance, deux sont morts des maladies des enfants, le dernier est mort quand il avait quatre ans, il est mort parce qu'il avait bu trop d'eau et mangé trop de fruits, *a se fet na stumià* [il a fait une indigestion]. Et vous imaginez ceux de Beta, les Andreis, qui étaient dix-huit ? […]

On vivait dans le village, mon père était fermier, il louait cinq journées[99], un lopin de terre par-ci, un autre par-là. On avait deux vaches dans l'étable. […] Mon père était travailleur, il était aussi *sautisé, masacrin* [charcutier, tueur de cochons]. […] On avait des *bigat* [vers à soie], c'était notre ressource principale. Quand ça se passait mal avec les vers, c'était une catastrophe. Pour les protéger de la maladie, on allumait une *candela fiuría* [bougie fleurie (décorée avec des fleurs peintes)] et bénie. […]

C'était un saint homme mon père, il ne buvait pas, il ne fumait pas non plus. Dans les champs, avant de semer, il faisait le signe de croix. S'il a eu autant d'enfants, c'est justement parce qu'il était très croyant, et qu'il fallait tout accepter, c'était ça la

règle, tout accepter. Quand ma mère était enceinte de moi, elle est tombée. Alors il a fallu déclencher l'accouchement, et après ça elle n'a plus pu avoir d'autres enfants, sinon qui sait combien elle en aurait encore eu. […] Dans une famille aussi nombreuse, on a grandi dans la misère. À l'âge de huit ans, les filles allaient à la filature, et les garçons devenaient *vaché* [vachers].

Angelin c'était un rebelle. On l'avait envoyé comme *vaché* dans une famille de riches paysans, mais là-bas ils le laissaient mourir de faim, alors lui, en cachette, la nuit, il revenait à la maison. Il savait où se trouvait la corbeille à pain, il attrapait une miche et il s'enfuyait. Le lendemain, ma mère disait : « Mais c'est pas possible, il me manque encore du pain ». Les miches étaient tellement précieuses qu'elles étaient comptées. Angelin a avoué par la suite : « C'est moi qui vous vole du pain, chez Masüc ils me donnent pas à manger ». Alors mon frère Toni est allé voir Masüc, il l'a attrapé par le col et il lui a dit : « Je t'étrangle, moi, fais gaffe ; tu n'as pas honte de faire dormir un enfant *'sla barocia* [sur un chariot] [100] et de rien lui donner à manger ? » […]

Notre vie était très modeste, polenta à midi et tagliatelles au lait le soir. […] Le dimanche, ma mère se creusait la tête pour nous faire un dessert, des *sübric 'd patate e pume cöite* [des beignets de pommes de terre et de pommes cuites], elle en faisait une assiette grosse comme ça, mais ça restait des pommes de terre. […]

Oh, ma mère ne faisait pas de manières. Un jour, la maîtresse nous dit : « Vous avez réussi l'examen, vous passez dans la classe supérieure. Jeudi, je vous accompagne en sortie scolaire au Col de la Maddalena [Col de Larche]. Apportez-moi cinq sous chacune, on va prendre la voiture de Petu 'd Viulu ». Je rentre à

la maison en courant, toute contente. « *Mare* [mère], vous pouvez me donner cinq sous ? La maîtresse nous emmène au Col de la Maddalena ». Ma mère me regarde et me dit : « *Bah, giache* [ben voyons]. Si j'ajoute cinq sous de plus j'achète une mine[101] de maïs et on a de quoi manger pour toute une semaine ». Alors je suis allée dans le pré, sous le poirier, je me suis mise à pleurer, j'ai pleuré toute la journée, et personne n'est venu me demander pourquoi je pleurais. Après ma mère m'a simplement dit, mais ça faisait des heures que je pleurais : « *Piura, piura… Pisi pöi na volta 'd menu* [pleure, pleure… Tu pisseras un peu moins] ». Cinq filles sur vingt-cinq ont participé à cette sortie scolaire, la fille du notaire Giubergia, Maria Luchino, dont les parents avaient un commerce, Margherita 'd Tüba, ses parents aussi avaient un commerce… Et ça, ça m'a consolée, « Bon je ne suis pas la plus pauvre, *nen mac mi che vugn gnan* [je ne suis pas la seule à ne pas y aller] ». […]

À Noël ? On nous apportait *dui tre giapunèise* [deux trois cacahuètes]. On se réveillait, et on demandait aux autres : « Il t'a apporté quoi, l'Enfant Jésus ? » « À moi, rien… » Alors on pleurait. Et notre mère qui nous disait : « Oh, ne pleurez pas, il a tout mis dans ma poche ». Et elle sortait deux, trois cacahuètes, ou parfois même des bonbons. […]

Nous, on vouvoyait[102] nos parents, oui oui, toujours. Une fois, un de mes frères a tutoyé ma mère, « Et alors, il n'y a plus de respect ? » À l'époque on parlait de respect. […]

Ah, pour nous, la religion c'était un devoir. Tous les soirs, le rosaire, la prière en famille, toujours, dans l'étable, tous les soirs, sauf l'été. Plus tard, quand on était déjà un peu plus grands, et qu'on invitait les voisins à *vié* [veiller], à jouer aux cartes, avant

que le jeu commence, mon père disait « *Oh, 'l rusari neh* [eh oh, le rosaire] ». On disait toujours cinq mystères. […] Et il ne fallait jamais rater la messe. Pour les femmes, aller à la messe c'était aussi une distraction. Si quelqu'un n'allait pas à la messe, les gens disaient : « *Ah, chiellí a l'é n'abreu* [oh, celui-là c'est un Juif] ». Dans les affaires, le fait que les gens aillent à l'église ou non était décisif pour le jugement qu'on portait sur eux. […] Nous on a vraiment été éduqués dans le respect de l'église, de la religion. Il y avait beaucoup de respect à l'égard du prêtre, de la crainte. Mon père a été *masé, priur* [bedeau, prieur] pendant une vingtaine d'années. Mon père a toujours été proche des prêtres. […] Quand notre curé parlait — c'était un orateur, il faisait de beaux sermons — il nous laissait tous bouche bée. […]

Au début du siècle, la femme avait peu de valeur. La femme subissait, elle était soumise. La femme était vraiment esclave. Bah. À cette époque-là, le sexe c'était un acte, rien d'autre qu'un acte, je dirais que moralement c'était tout. Les femmes éprouvaient presque de la honte rien que de penser à la sexualité. À mon avis, il n'y avait pas beaucoup de sentimentalité. L'acte concret, le besoin de l'homme et c'est tout, l'acte physique. Mais peut-être que je me trompe… Oh non, aucune éducation sexuelle. Quand je suis devenue une grande fille, je suis tombée des nues. Ma mère m'a dit : « C'est rien du tout ». Elle a sorti une serviette et c'est tout, c'était fini. C'était un sujet difficile, mes grandes sœurs ne m'avaient rien dit non plus, et pourtant ça aurait été logique d'en parler. En France, c'était plus évolué, là-bas ils étaient plus civilisés. Là-bas ils étaient moins bigots, *vualà* [voilà]. En France, l'école était laïque. Là-bas, à l'époque, Dieu n'existait déjà plus dans les écoles, là-bas, dans les écoles, on chantait des chants laïques, pas des chants religieux. […]

Le marché de Barcelonnette

Maria Goletto, veuve Bruno, dite Maín 'd Paul, née dans le hameau de Bicocca (Rittana) en 1887
(9 décembre 1979 – Dalmazzo Giraudo)

Moi je parle à ma façon, je ne peux pas parler autrement. Oh, j'étais d'une famille pauvre, on n'avait qu'une vache dans l'étable, mon père tissait aussi, il était *tesou* [tisserand].

C'était une grande famille, on était neuf ou dix, nous six, trois de l'hospice, plus mon père et ma mère. Ils avaient pris les trois de l'hospice pour gagner quelques sous, ils recevaient trois lires par an, une maigre affaire, mais c'était assez pour acheter un peu de maïs. À l'époque, les sous comptaient, ils avaient de la valeur : un sou, c'était comme mille lires aujourd'hui. Dès qu'ils nous avaient un peu élevés, ils nous faisaient partir parce qu'il fallait bien manger et parce qu'il n'y avait rien, eh oui, à l'époque…

Moi j'avais que huit ans quand je suis partie, je suis d'abord allée travailler comme *serventa* [servante de ferme] à Rittana, et après l'automne la mère d'une fille mariée en France m'a dit : « Ma fille aurait vraiment besoin de quelqu'un comme toi si tu es d'accord pour aller garder son enfant ». « Moi je veux bien y aller,

mais il faut qu'elle me donne à manger là-bas ». Mes parents étaient contents, parce que je partais de chez eux et parce que je n'étais plus à nourrir. Je suis allée en France, là-bas *da pé 'd Grassa* [près de Grasse], […] là-bas ils me donnaient à manger, ils me chaussaient et ils m'habillaient, rien de plus, et ils me payaient le voyage aller-retour. Pour rentrer, j'ai fait la route à pied pour économiser les dix lires du voyage. Trois femmes étaient allées *a la fiur del gelsumin, a l'orange* [récolter les fleurs de jasmin, les fleurs d'oranger], alors le patron m'a accompagnée à Valerí [Vallauris] pour rejoindre ces trois femmes qui partaient pour rentrer chez elles à Rittana à pied, c'est comme ça que je suis venue à pied de Vallauris à Rittana, j'avais que neuf ans, on a marché pendant trois jours.

On est allées à Nice, ensuite on a dormi à l'Escarène, puis au Col de Sospel, on est descendues à la Giandola et on a de nouveau dormi là-bas, dans une grande étable avec une rigole qui passait au milieu. Ensuite Vievola, le Col de Tende, on est descendues à Limone et puis à Borgo San Dalmazzo, sans papiers ni rien. Et comme nourriture, un morceau de pain rassis pour ne pas dépenser mon argent, je voulais apporter au moins ces dix lires à mon père. […]

Je suis arrivée à la maison le jour des Quarante-Heures, mon père ne s'y attendait pas : je l'ai serré dans mes bras et je lui ai vite donné ces dix lires, parce que… Il m'a dit « *Eh ben, l'has già vagnà lolí* [bon ben, tu ramènes déjà ça] », il était déjà bien content, il est allé acheter un peu de maïs et de blé pour faire du pain. *Eh, la vita n'hei pasà* [eh oui, j'en ai vu de belles dans ma vie]. […]

Ensuite, à l'automne, ils m'ont de nouveau fait partir en Provence, aux olives, toujours *a pé 'd Grassa* [près de Grasse].

Cette année-là, la récolte était pauvre, et les patrons ne payaient pas beaucoup, j'étais avec ma mère, un de mes frères et des femmes de Rittana.

On est allées chercher un peu d'herbe sèche, on l'a mise dans une pièce à même les carreaux, et on dormait là, sur un drap. Le soir, on se faisait un peu de soupe, aujourd'hui on n'en donnerait même pas aux chiens de cette soupe, et pourtant il fallait manger, et on était déjà bien contents. Oh, on était plein à travailler là-bas, que des filles et des femmes, une vraie *fürmiada* [fourmilière], il y avait aussi des voisins de notre hameau, on allait tous là-bas pour gagner notre croûte.

On nous donnait pas de salaire. On nous donnait que dix sous pour chaque mine d'olives qu'on récoltait, une mine faisait dix-huit kilos, mais il n'y avait pas beaucoup d'olives, et si le soir tu n'apportais pas la récolte, on te donnait rien du tout. Pour manger, on devait se débrouiller toutes seules, on mangeait un peu *'d lavaiun* [de lavasse], comme on dit, eh oui, on pouvait pas faire autrement.

On est de nouveau rentrées à pied, bien obligées. Et après on risquait pas d'aller au bar, ma mère avait dû récupérer quinze ou vingt lires pour tout notre travail, quelque chose comme ça… Ah, si je ne suis pas morte en ayant cette vie-là, je ne mourrai jamais plus. […]

L'école ? J'avais que huit ans quand je suis partie en France, non non, je n'ai pas été à l'école. Oui, je sais juste faire ma signature. Je suis allée à l'école une fois, deux mois en hiver, mais il n'y avait pas de maître, il y avait quelqu'un comme ça, un homme du hameau qui enseignait tant bien que mal. […]

Je suis aussi allée me louer à Barcellona [Barcelonnette] deux fois. On prenait *'l cartun* [le chariot] à Rittana, on était nombreux, j'étais loin d'être la seule, *'l cartun* était pleine, on était neuf ou dix *servente e servitú* [servantes et serviteurs de ferme], on était tous ensemble, tous très jeunes. Avec *'l cartun* on allait jusqu'à Pianche, et là-bas on mangeait un morceau de pain. Puis à pied jusqu'à Argentera. Là-bas on dormait dans une étable, et le matin on repartait avec notre *baduia* [baluchon] à l'épaule. À Larcia [Larche] il y avait la frontière, là on nous faisait un papier, un passeport qui coûtait quatre sous, *e s-ciau* [et en avant]. J'étais avec mon père. Ensuite, de Larche, on allait dormir dans une étable aux Sanières, et tôt le matin on rejoignait la place de Barcelonnette où les patrons venaient pour nous louer. Oh, on était nombreux sur cette place, on venait de la vallée Stura mais il y en avait aussi beaucoup de la vallée Maira, on était peut-être une centaine, la place était pleine d'enfants.

Ça se passait comme ça : les patrons venaient et ils regardaient s'il y en avait un ou une qui leur allait. « *Ti te fitaríes cun mi?* » « *Sì sì.* » « *Co vos vagnà?* » « *Vöi tant…* » [« tu te louerais chez moi ? » « Oui oui. » « Combien tu veux gagner ? » « Je veux tant… »]. S'il le sentait, il décidait de te louer, sinon il allait en voir un autre. Presque tout le monde était loué. Oh, ils donnaient ce que tu demandais. La première année, j'ai demandé cinquante lires pour toute la saison, du printemps à l'automne. La deuxième année, j'ai demandé cent lires à un autre patron, et il me les a données.

Je rentrais à la maison quand l'automne était déjà bien entamé, et je repartais presque tout de suite pour aller en Provence aux olives, eh oui, bien obligée. L'été à Barcelonnette et l'hiver en

Notre patrie c'était presque la France

Lucia Abello, veuve Peirona, née dans le hameau de Lüsard
di Morinesio (Stroppo) en 1892
(14 juin 1979 – Giovanna Peirona, veuve Abello)

On était mon père, ma mère et onze enfants, huit filles et trois garçons. Mon père était né en 1842, ma mère en 1851. Ensuite Giovanna (Giuaneto) en 1874; Maria (Maiutin) en 1876; Maddalena (Dalmin) en 1877; Costanzo (Tantin) en 1879; Margherita (Garitin) en 1881; Antonina (Tunina) en 1883; Valentina (Tinot) en 1885; Alessio (Alesi) en 1887; Antonio (Toni) en 1889; moi, Lucia (Lüsiot), en 1892, et Anna (Nanin) en 1894.

Au début, ma mère était restée neuf ans sans en avoir, puis elle en a eu onze en vingt ans. Non, pas de fausse couche, *e purtà tüti fora tüa* [et elle nous a tous menés à l'âge adulte], elle nous a tous élevés. De la terre ? *Na cita campagnota tacà a la caso* [un petit bout de champ près de la maison], on avait deux ou trois vaches, et le bar, et ensuite l'*asensa* [l'épicerie-tabac] quand ma mère s'est retrouvée veuve en 1899. […]

Notre patrie c'était presque la France. Mes sœurs aînées sont toutes parties en France à l'âge de quinze ans, puis elles ont

cherché un emploi pour les autres, elles s'entraidaient comme ça. Elles allaient à la récolte des olives dans les environs de Cannes, et ensuite elles sont restées en France. […]

Giuaneto a vécu la plupart de sa vie là-bas, d'abord elle était serveuse, puis elle est devenue cuisinière spécialisée dans les hôtels.

Maiutin était en France, ensuite elle s'est mariée et elle a vécu ici.

Dalmin est partie toute jeune travailler en France au service d'un patron. Ensuite elle s'est mariée avec un homme de la Vallée d'Aoste à Paris.

Tantin a toujours vécu ici, il était chauffeur.

Garitin était déjà à Paris à l'âge de douze ans, elle s'est mariée là-bas avec un homme de Borgosesia.

Turina aussi s'est mariée en France, elle était cuisinière. Elle a pris un Français de Limoso [Limoges], et elle n'a eu qu'une fille, par la suite cette fille a épousé un Norvégien, elle est encore vivante, elle habite en Amérique, en Californie, et elle m'écrit toujours en fin d'année, en souvenir.

Tinot s'est mariée à Paris. Mais son mari, un Français de Bretagne, a perdu la vie dans les tranchées pendant la guerre de 1914, et elle est morte de chagrin, de douleur. […]

Alesi s'est marié à Paris, avec une femme d'ici, de Centenera. Il était peintre, c'était un artiste. […]

Nanin aussi s'est mariée à Paris. […]

Moi aussi je suis allée à Paris en 1908.

Eh oui, huit sur onze sont morts en France, ah, je me rappelle tout du passé… […]

À Meiranesio [Morinesio], il y avait plus de cent familles. Il y avait beaucoup de monde, *le ca versavu de gent* [les maisons

débordaient de monde]. Rien que dans le hameau de Lüsard, on était quinze, vingt enfants.

La vie n'était pas si belle que ça. Et encore, nous, on était la famille qui s'en sortait le mieux avec l'épicerie, un peu de commerce et le bar. Je me souviens d'un père de famille qui venait boire son demi-litre au bar, chez nous on avait une planche à pain sur la table, et cet homme disait à mon père : « *Oh cuiun* [eh beh], tu les traites bien tes *masnà* [enfants], ils ont du pain à volonté ». On avait *'l pan dür, cun 'l cutel del pan* [du pain dur, et un couteau à pain]. On faisait cuire toute l'année *'l pan rutund* [du pain rond], et à Noël on faisait ce qu'on appelait du *pan dür* [pain dur] ou du *pan de bià* [pain de seigle]. On faisait sécher les gros pains au grenier. On ne manquait de rien : on avait du lait, des poules, des œufs, de la polenta, des pommes de terre, du pain. […] À la maison, il ne restait que nous, les quatre derniers, les plus jeunes, et maman disait : « Oh, vous êtes déjà mieux lotis par rapport à vos sœurs ».

Ma mère était bonne cuisinière. Tantin vendait des œufs, et parfois il achetait un *ciabrí*, un petit cabri, et maman nous faisait des *caietes* [caillettes] farcies avec du persil et de l'ail. On mangeait sans acheter grand-chose. De la polenta avec une sauce à base de morue, de la polenta au beurre frit, de la polenta avec du fromage, de la polenta avec du lait. Et des gnocchis. Il y avait toujours des pommes de terre dans nos assiettes, dans notre cuisine, mais ça changeait en fonction de la manière de les préparer.

La deuxième quinzaine de septembre, il y avait la fête de la Sainte-Marie. Ma mère était vraiment une artiste pour faire à manger. *Fasía 'd grose basinà 'd bignole, 'd crucant* [elle faisait des gros plats de beignets, de croquants], des gâteaux sucrés,

des *bignes,* avec de la farine sucrée et beaucoup de crème épaisse sucrée, elle faisait des *bignole* grosses comme ça, presque comme des meringues. On les mettait à frire dans du beurre fondu très chaud, la crème et la farine sucrée mélangées. Des *bignes dal pais* [beignets du village] pour les jours de fête. On les faisait aussi pour la Saint-Pierre, c'était la tradition chez les bergers. À la Saint-Jean, les bergers faisaient de la *toma* [tomme]. Et s'ils avaient loué un enfant, à la Saint-Jean ils offraient une petite tomme au *pasturet* [petit berger]. […]

Je me souviens de la mort de mon père, j'avais sept ans, il est mort d'asthme. […] Giuaneto, Maiutin, Dalmin et Garitin étaient en France, du côté de Nice, à Antibu [Antibes]. Giuaneto, quand elle a appris la mort de papa, elle pleurait et elle disait : « Oh là là, et moi qui voulais envoyer de l'argent à papa… » Et Garitin lui a dit : « Vas-y Giuaneto… si tu voulais envoyer de l'argent à papa, envoie-le à *mamà* qui en a encore plus besoin ». Elles ne sont pas venues à l'enterrement, elles ont écrit à *mamà* et lui ont envoyé de l'argent pour l'aider. […]

À l'enterrement de papa je pleurais, et un homme m'a dit en souriant : « Et toi, qu'est-ce que tu as à pleurer ? » Je lui ai répondu : « Moi aussi je pleure ma part », je serrais fort *mamà*. Alors que Nanin, qui avait deux ans de moins que moi, était en bas des marches en train de chanter : « *Toni Broni, la mica 'sle stomi, trentadue fa le sue, trentatre menu a cugié, trentaquatr patic e patac* [Toni Broni, de pain rempli, trente-deux il fait ce qu'il veut, trente-trois au lit je l'envoie, trente-quatre patic et patac] » . Les gens compatissaient à l'innocence. […]

Quand il y avait un deuil, c'était ça notre tradition. On récitait les rosaires, un à huit heures du soir, un autre à minuit, et un

autre à l'aube. Après le deuxième rosaire, on avait coutume de manger à minuit, dans l'étable : des *patate bruà* [pommes de terre à l'eau] avec une bonne tomme bien grasse, ou alors du pain avec du fromage, et on buvait du vin. C'était vraiment une tradition, *lu resinun de mesanöt* [le dîner de minuit].

Le menuisier venait faire le cercueil, la plupart des gens avaient déjà des planches prêtes chez eux. Oh, un cercueil tout simple : à l'intérieur, un oreiller sous la tête pour que le mort soit quand même sur du mou, avec de la paille coupée bien fine qui faisait un beau petit lit.

Ils transportaient le cercueil avec deux barres, tout du long sur le chemin muletier. On allait à l'église, au village. […] La veuve restait à la maison. La fosse, c'étaient les voisins les plus proches qui la creusaient. […] Ceux qui pouvaient distribuaient de l'argent aux pauvres, ou alors du pain. On donnait *la despöio*, c'est-à-dire les habits du mort, à ceux qui avaient habillé le mort. […]

À l'époque, la plupart des gens étaient croyants. On disait la prière dans l'étable tous les soirs. […] Et l'hiver, tout le monde à genoux dans l'étable, à réciter le rosaire. On priait pour de vrai, il y avait plus de foi qu'aujourd'hui, nos aînés avaient la foi, ils avaient été élevés comme ça.

Tous les dimanches à la messe. On ne travaillait jamais les jours de fête. À table, avant d'entamer une miche de pain, on faisait toujours le signe de croix en dessous avec un couteau, en dessous, sur la partie plate du pain. […]

Je suis allée à l'école à Morinesio, j'ai été jusqu'en troisième année d'école primaire, comme éducation ça valait la troisième année de collège de maintenant. On était une soixantaine du

hameau à l'école. J'aimais beaucoup l'école. Le vicaire de Stroppo disait toujours à maman : « Tu sais Ninin, tu commets un péché mortel en ne faisant pas étudier ta *fieta* [fillette] ».

Mes sœurs voulaient que j'aille en France. À seize ans, je suis allée du côté de Hyères cueillir *le violettes, a far de buchetes* [les violettes, faire des bouquets]. Le travail commençait au mois d'octobre et se terminait en février. Quand on avait terminé le travail des violettes, on travaillait dans les jardins, dans les potagers. […] Bien sûr que là-bas on était entre les mains de gens qui pouvaient parfois profiter de nous autres, les petites. Là-bas on ne mangeait pas pour pouvoir rapporter à la maison nos deux cents lires et les donner à *mamà* au printemps, en juin. On apportait avec nous en France quelques kilos de beurre fondu, pour l'assaisonnement. Et aussi du *gran de sel* [blé de seigle] grillé, qu'on mélangeait avec du vrai café. Oh, là-bas, on n'a jamais mangé de viande… On était que des jeunes filles, entre seize et vingt ans. On avait une chambre pour quatre, cinq filles. Si on chantait en travaillant ? Non non, on avait le dos brisé…

Ah, le monde de l'époque était empoisonné aussi. J'avais un patron qui était un peu *mancin*, un peu *des cutin* [coureur de jupons]. Une fois, il a réussi à m'attraper. Je me suis agrippée à la table, je me suis mise à pleurer, et je lui ai dit : « Si vous n'arrêtez pas, ce soir, dès que la *madama,* la patronne arrive je vais tout lui raconter ». « Oh là là, ne le dites surtout pas à *madam* ». On s'est confiées entre amies et on se tenait aux aguets. […] Ah, le danger était bien là, oh là là. L'une d'entre nous s'est fait avoir, et quand elle est devenue grosse, elle est restée chez elle. Nous autres, on y est retournées à l'automne, et la patronne nous a dit : « Ah, votre copine ne s'est pas comportée comme vous ».

Le chien ou le petit appareil

Rosalia Sterpone, veuve Forno, née à Neviglie en 1892
(28 novembre 1980 – Teresa Forno, veuve Dacomo, Franca Dacomo)

Nous on a toujours été métayers, à Neviglie, à Castiglione Tinella, à Treiso et à Agliano d'Asti, où je suis allée vivre une fois mariée. Mon père a été métayer toute sa vie et il est mort métayer, et mon mari aussi.

Ma famille était une famille pauvre. Si je me souviens de quand j'étais enfant ? Quand j'avais sept ans, on travaillait au service de monsieur Ettore, un type qui avait épousé une femme riche mais plus âgée que lui, une femme qui possédait beaucoup de fermes, cent journées de terre, *tanti masué e de s-ciavensa* [beaucoup de métayers et d'ouvriers agricoles], et lui il la battait tout le temps. Monsieur Ettore avait un appartement à Alba, où il entretenait une amoureuse, une *bagasa* [salope]. Tous les samedis, il me faisait partir à pied de Treiso avec *'l cavagnin* [un petit panier], deux bouteilles de vin et de la nourriture pour la salope. Il me donnait trois sous pour payer le droit d'entrée à Alba, et au retour on me rendait deux centimes. Je faisais vingt kilomètres à pied aller-retour pour aller jusqu'à Alba, et dès que je rentrais, il me demandait toujours les deux centimes de monnaie.

Monsieur Ettore avait une jolie nièce, une jeune fille qui venait à la campagne l'été, et il allait avec elle ramasser *i funs* [les champignons], et quand cette nièce est retournée en ville, elle était grosse, elle était enceinte. Alors les deux frères de cette fille ont attendu monsieur Ettore à Alba et ils lui ont tiré cinq coups de feu, mais ils ne l'ont pas tué, ils l'ont juste blessé. Ensuite, il y a eu *'l debat* [le procès], et monsieur Ettore a été condamné à six ans de prison pour avoir mis enceinte une mineure. Donc moi, tous les matins, je prenais mon panier et je lui apportais de la nourriture en prison. Sa femme était *gofa* [bête], elle lui envoyait à manger tous les jours. Moi je me présentais à la prison, je déposais la nourriture et je demandais : « Qu'est-ce que monsieur Ettore souhaite manger demain ? » Les gardiens me donnaient un papier avec écrit dessus ce que le patron commandait, et je rentrais à la maison. […]

Je me rappelle encore la première automobile qui est arrivée à Treiso. Mon père m'avait accompagnée sur la place pour la voir, *'n cartun sensa cavai* [un chariot sans chevaux] qui datait de 1900. […]

Je me suis mariée à seize ans. On m'a mariée. Il y avait un *bacialé*, un *rablau* [entremetteur], il s'appelait Lorenzo Bergamasco : c'était un paysan qui était aussi entremetteur de métier. On m'a mariée à un homme d'Agliano d'Asti né en 1886, cet homme m'a épousée pour avoir une femme qui s'occupe de la maison : il vivait avec un de ses frères et une petite sœur plus jeune.

Le jour du mariage — c'était le 15 février 1908 — il y avait un mètre de neige à Castiglione Tinella. On est partis à onze heures, tout de suite après le mariage, tous les deux à pied, et

on est arrivés à Agliano d'Asti à quatre heures de l'après-midi, il devait y avoir vingt kilomètres, moi je n'étais qu'une enfant, je portais une longue robe de mariée et je suis arrivée là-bas trempée jusqu'aux genoux. La table était mise pour un simple déjeuner, le grand déjeuner, on l'avait déjà fait quand il était venu *a pié 'l cuntent* [demander le consentement (me demander en mariage)].

Si j'avais apporté mon *fardel* [trousseau] ? Oui oui, une douzaine et demie de chemises en toile de chanvre, rêches et rugueuses.

On était *masué* [métayers], notre patron était un certain Serra, il avait aussi une autre ferme qu'il gérait lui-même. Oh, à l'époque les patrons étaient *splurciun* [radins]. On travaillait vingt-cinq journées de terres, dont une partie de vignes. Dans l'étable, on avait deux bœufs de labour et une vache pour le lait. À la fin de l'année, on n'avait pas mis un sou de côté. On était métayers, mais on ne touchait pas la moitié : on touchait seulement un tiers, et les dépenses étaient pour nous. On plantait aussi deux rangs de fraises, mais toutes les fraises étaient pour le patron. […]

En 1910, j'ai eu ma première fille, Teresa. En 1912, quand j'ai eu la deuxième, Rinalda, j'étais seule à la maison, j'étais en train d'étendre du linge à la fenêtre et j'ai accouché toute seule, dans le froid, on était au mois de février, il y avait du brouillard ce jour-là. La petite a pris froid, je lui ai fait *i papin e le puntüre* [des cataplasmes et des injections], mais elle avait une bronchite et une pneumonie, et elle est morte au bout de quinze jours.

J'avais beaucoup de lait, et pour le retirer j'ai pris *'n cagnulin* [un chiot], je le collais au sein et lui il tétait. Mais ce chiot me mordait, gnam gnam gnam, il me mordillait et ça saignait beaucoup,

il m'a arraché un mamelon en suçant, j'ai eu tellement mal… Oh, il y en avait beaucoup des femmes qui faisaient ça, qui faisaient retirer leur lait par un petit chien. C'était le chien ou le petit appareil.

Ensuite, j'attendais la petite d'une autre femme, que je devais prendre *a beilé* [en nourrice], mais la petite est morte. J'avais si souvent des montées de lait que ça me faisait des *dürun* [nodules]. Alors j'ai pris *'n ventürin* [un enfant trouvé], je l'ai gardé trois mois et demi, on me payait quinze lires par mois, et puis un jour je me suis évanouie et on m'a emmenée à l'hôpital. Je me suis évanouie parce que la petite sœur de mon mari m'avait donné un coup sur le sein avec sa main en me tendant le bébé, et mon lait avait tourné à l'intérieur au lieu de sortir. À Turin, à l'hôpital, on m'a fait un bandage très serré : le lendemain, je n'avais plus rien, le sein était plat, et j'étais contente. Mais deux jours après, j'ai perdu la vue, et l'ouïe aussi. J'ai perdu définitivement un œil, et depuis je suis complètement sourde. […]

Oh, les jeunes d'aujourd'hui ne savent pas. Parfois je me dis : « Oh là là, si les femmes mariées de maintenant devaient endurer ce que j'ai enduré ». Si vous entendez une femme mariée d'aujourd'hui se plaindre de quoi que ce soit, dites-lui de se taire, qu'elle se taise un point c'est tout, parce qu'à l'époque par rapport à aujourd'hui… […]

Comment étaient les hommes à l'époque ? Ils étaient gentils, ils travaillaient. Ils allaient souvent danser, ils se soûlaient, eh oui, les maisons étaient toujours pleines d'enfants, ah, à l'époque… c'était le seul plaisir qu'ils s'accordaient. […]

Ils avaient une cave à la maison, ils invitaient des gars de leur trempe, un coup toi, un coup moi, ils buvaient jusqu'à

être saouls. Ensuite, quand ils devaient rentrer chez eux, ils ne voyaient même plus les marches. […]

Ils allaient danser dans une grande salle, les femmes âgées allaient danser elles aussi. Au centre de la salle, il y avait une table avec six pieds, et sur cette table on installait l'orchestre. Moi je n'allais pas danser, pendant que les autres s'amusaient au bal, moi je faisais le tour de ma maison pour que personne ne vole mes poules. […]

Comment était la femme de la campagne ? Elle n'était rien, elle était tout le temps en mouvement, *pei'd na soma, na soma da tir* [comme une bête, comme une bête de somme], elle travaillait jour et nuit. Quand je suis née, mon père a dit : « *L'é mac na matota* [ce n'est qu'une fille], jetez-la par la fenêtre ». Il disait ça pour plaisanter, « *Ah, co ne fuma de 'ste lüccie* [ah, qu'est-ce qu'on va en faire, ça ne vaut rien] ». À l'époque, les femmes ne mangeaient jamais assises à table : *mangiavu sempre 'ntel cantun del fö* [elles mangeaient toujours au coin du feu].

Ensuite il y a eu la guerre de 1915. Mon beau-frère a été appelé, et mon mari aussi est parti à la guerre. Moi j'étais enceinte de six mois. Alors j'ai dû fermer boutique. J'étais seule et malade, et ma mère est venue me chercher. J'ai bradé le vin, douze lires la caisse, un Barbera avec un fort degré d'alcool. J'ai tout bradé. Je n'avais plus que cent lires en poche. Le gouvernement me donnait six sous par enfant et par jour, et douze sous pour moi. Ce que les gens peuvent dire sur la guerre… […]

Les sorcières ? J'avais dix ans quand mon frère les a vues les sorcières. Mon père arrive à la maison et il dit à mon frère : « Prends la chienne et va chercher des truffes ». C'était deux heures de l'après-midi. Il s'était mis en chemin, il était allé du

côté de Treiso, et plus tard dans la soirée, à six heures, il faisait nuit, le chien est revenu tout seul en pleurant, il faisait ahouahou, comme pour nous dire qu'un malheur était arrivé à mon frère. Alors tout le monde s'est mobilisé et a commencé à le chercher. Pour rentrer à la maison, mon frère était passé par Canta, un hameau de Cappelletto, près des falaises des Sette Fratelli : là-bas il y avait une chapelle votive parce que c'était un endroit à sorcières, cette chapelle on l'avait construite exprès pour éloigner les sorcières. Après Canta, mon frère était arrivé jusque chez les Giaccone, et il s'était retrouvé là sans plus pouvoir bouger, il ne pouvait pas parler, il ne pouvait pas crier, et il voyait une chose énorme, comme un mur devant lui… Il ne pouvait pas passer. On l'a trouvé là, immobile, en train de pleurer… Mon père l'a pris dans ses bras et l'a emmené à la maison. Il avait encore des truffes dans la main, il les tenait dans un foulard, dans le foulard qu'il portait autour du cou. Ça me fait encore froid dans le dos quand je le raconte aujourd'hui. Quand il avait soixante-dix ans, peu de temps avant de mourir, mon frère est venu me voir. Il m'a dit « *Oh, 'mn'avis* [oh, je m'en souviens bien] » : il m'a de nouveau raconté cette histoire, et il avait encore peur d'en parler.

Dans la vallée Granda, toujours du côté de Treiso, il y avait une grande ferme, le patron, *Carlu i ciamavu* [on l'appelait Carlu], y habitait, et ce monsieur avait pris un serviteur,*'n virulun* [un itinérant] qui dormait dans *n'arbi* [un fût], sur un peu de paille, sous le hangar.

Dans la vallée Granda il y avait *na sersera, tüti sars* [une forêt de saules, que de saules], et de là-bas on entendait appeler toutes les nuits « Carloo, hé, Carloo », très fort hein, *a struniva la valada* [ça retentissait dans toute la vallée], mais on ne voyait personne.